

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Départ. du Bas-Rhin

Schweighaeuser, Jean Geoffroy

Mulhouse, 1828

Bouxwiller, Ingwiller, Lichtenberg

[urn:nbn:de:bsz:31-341685](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341685)

depuis la révolution, il fut négligé, et récemment l'administration locale, craignant de le voir tomber en ruines, le vendit pour être démoli : ce qui restait de la chässe du saint fut alors transporté dans la grande église. Notre planche 31.^e représente l'angle sud-ouest de cet édifice avec ce monument. L'on voit sur la planche 32.^e le haut de la tour et le chœur à moitié démoli de l'église de Saint-Adelphe.

La petite ville qui s'est formée autour de l'abbaye, et sur laquelle celle-ci paraît avoir exercé anciennement des droits seigneuriaux, fut environnée de murs vers l'an 1260 ; mais dès cette année les seigneurs de Lichtenberg abattirent ces murs, et en employèrent les pierres à construire un petit château non loin de celui de Herrenstein. Les évêques de Metz les forcèrent à démolir ce château ; mais ils leur engagèrent, en 1307, la ville. Ces seigneurs devinrent aussi avoués de l'abbaye. En 1337 ils obtinrent de l'empereur Louis de Bavière pour Neuwiller les mêmes libertés dont jouissait alors la ville de Haguenau : ils en rétablirent et en agrandirent les fortifications ; et, malgré plusieurs offres de rachat faites par l'évêque, eux et leurs successeurs, les comtes de Hanau et les princes de Darmstadt, se maintinrent dans la possession de ce domaine. Louis de Lichtenberg, décédé en 1471, et plusieurs comtes de Hanau ont été enterrés dans l'église de Saint-Adelphe : on voyait il y a peu d'années encore le monument funèbre du premier à l'entrée du chœur ; il a été transporté, avec la chässe du saint, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. Le bel hôtel du prévôt de Neuwiller a appartenu de nos jours à M. le duc de Feltre, qui l'a brillamment décoré. Plusieurs autres maisons canoniales sont habitées par des officiers généraux en retraite.

Le village de Weiterswiller, situé sur la route de Neuwiller à la Petite-Pierre, appartenait autrefois à la famille de Fleckenstein, et renfermait un château qui défendait ce passage de nos montagnes : on en reconnaît encore l'emplacement et les fossés.

BOUXWILLER, INGWILLER, LICHTENBERG.

On a découvert en 1739, à Bouxwiller (petite ville située à une lieue à l'est de Neuwiller), une étuve romaine consistant en un foyer carré, dont chaque côté avait seize pieds de longueur, et en une salle dans les parois de laquelle montait un grand nombre de tuyaux de chaleur. Ce monument, décrit et gravé dans l'*Alsatia illustrata*, n'existe plus. On a trouvé plus récemment, autour de cette ville, plusieurs haches de pierre, une lampe sépulcrale et d'autres indices de tombeaux antiques. Au moyen âge Bouxwiller fut tenu comme fief des évêques de Metz par les seigneurs de Lichtenberg ; ceux-ci y firent construire un château, et vers le temps de leur extinction, ils y résidèrent souvent. Dans la suite cette ville fut le chef-lieu des vastes domaines qu'ils ont laissés à leurs héritiers. Le château, embelli et orné de beaux jardins par le dernier comte de Hanau, a été démoli depuis la révolution.

Bouxwiller a donné naissance à l'estimable botaniste Lindern, dont nous avons

parlé à l'article *Strasbourg*; Debus, conseiller de régence des comtes de Hanau, a publié une dissertation érudite sur le landgraviat de l'Alsace inférieure; le médecin Binninger a fait connaître, dans son *Oryctographia Buxovillana*, les intéressantes pétrifications des environs de cette ville; le savant helléniste F. J. Bast, qu'une mort prématurée a enlevé à l'érudition classique en 1811, était fils de l'un des derniers recteurs du célèbre gymnase que cette ville possédait sous ses anciens princes; Jean Schweighæuser, professeur de ce gymnase, a publié une suite de bons livres élémentaires de plusieurs sciences; enfin, Philippe Loos, mort à Paris en 1719, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages relatifs aux découvertes et inventions nouvelles dans les sciences et les arts. Le collège actuel de cette ville est très-florissant, et elle possède une importante manufacture de vitriol, d'alun et d'autres produits chimiques.

L'emplacement de la petite ville d'Ingwiller (faisant partie de la même seigneurie et située à une lieue plus au nord) était aussi habité dès le temps des Romains. L'on y a déterré, il y a quelques années, un de ces petits cachets carrés en serpentine, destinés à imprimer des étiquettes sur diverses préparations médicales. Le médecin romain qui s'en servait s'appelait *Lucius Sextus Marcianus*, et ses remèdes sont désignés par les noms *Diasmyrnes*, *Talaseros*, *Dialepidos* et *Diamysus*. Un cachet cylindrique, fait de la même pierre et trouvé en même temps, présente d'un côté les initiales des noms de *Marcianus* et de l'autre le mot *Spe*. Plusieurs belles urnes cinéraires en terre rouge ont été trouvées au haut d'une colline qui domine cette ville du côté du nord. La démolition d'une ancienne église (*Giesweiler Kirche*), située un peu plus loin dans la même direction, a mis au jour deux intéressantes médailles en or, l'une de Néron, l'autre de Trajan. Non loin de là une simple maison de ferme a remplacé l'ancien château de Rauschenbourg, cité par plusieurs auteurs comme ayant été le berceau de l'imprimerie; mais la vérité paraît se réduire à ce qu'un Rausch ou Ruschius, de la famille à laquelle appartenait ce château, a été dans l'exercice de cet art le successeur de notre Mentelin.

En remontant la vallée du Meisenbach, petit ruisseau qui, près de ces lieux, se jette dans la Moder, on rencontre plusieurs rochers évidés en-dessous, comme pour servir d'habitation: un fossé creusé sur la lisière de la forêt a fait découvrir des urnes cinéraires. On a aussi déterré le long du ruisseau des tuyaux en brique. La source paraît avoir été environnée d'un encaissement de la même substance. Sur le flanc perpendiculaire du rocher qui la surmonte, plusieurs groupes de petits trous, disposés avec régularité, comme les points d'un dé, appellent l'attention; mais il est difficile d'en deviner la destination. Un peu plus loin quelques degrés d'un escalier, taillés dans ce rocher, sont interrompus aujourd'hui à quelque distance de terre et masqués par un gros chêne. Au haut du rocher on voit un amas de moellons mêlés de fragmens de briques romaines, et plusieurs pierres d'un volume considérable, ornées de striures et taillées avec beaucoup de soin, semblent attester qu'il y avait jadis au fond de cette solitude un édifice élégant; peut-être

un petit temple consacré à la nymphe du ruisseau. La tradition populaire entoure ces rochers de récits merveilleux qui participent du caractère doux et gracieux de cette vallée; car le fantôme qu'on y voit errer le plus souvent est un agneau blanc.

Plus au nord, une ancienne route, conduisant de la vallée de Wimmenau vers le Breitenstein et vers Bitche, est, en plusieurs endroits, pavée de pierres, à la manière des routes romaines; mais elle ne m'a point paru présenter les autres caractères de ces voies antiques.

Non loin de l'ouverture de cette vallée on monte au fort de Lichtenberg; cet antique château, conservé jusqu'à nos jours, est établi au haut d'une montagne élevée, sur un énorme rocher, dont les flancs ont été taillés à pic et forment un vaste polygone. On dit que cette position avantageuse a été indiquée aux seigneurs de Lichtenberg par un pâtre des environs, et l'on conservait jusqu'à nos jours, dans la maison du commandant du fort, sa houlette ferrée et son cornet : l'histoire ignore et l'époque de la construction primitive du château et l'origine véritable de cette famille illustre. Des généalogies conjecturales la font remonter aux comtes de Dagsbourg. Les chartes ne nous la nomment que depuis le commencement du 13.^e siècle; mais dès l'an 1249 nous la voyons jouir de la possession héréditaire de l'avocatic de la ville de Strasbourg. Le château, pris et ruiné en 1260 par l'évêque de Metz, fut reconstruit en 1286 par Conrad de Lichtenberg, évêque de Strasbourg. C'est de cette époque que date le donjon qui existe encore; il couronne, au centre du fort, une portion du rocher plus haute que le reste, et se termine en deux tours, couvertes en terrasses; entre ces tours une autre terrasse, presque aussi élevée, est arrangée en un jardin, qu'on arrose au moyen d'un puits communiquant avec une vaste citerne. La construction de la façade occidentale de la cathédrale de Strasbourg fut commencée sous ce même évêque Conrad, et, en décrivant cet édifice, nous avons parlé de son élégant monument funèbre. Après plusieurs guerres heureuses, il fut, en 1299, blessé à mort au siège de Fribourg en Brisgau : il fut remplacé par son frère Frédéric, qui gouverna jusqu'en 1306. Leur petit-neveu Jean acheta des landgraves d'Alsace le bourg de Brumath et d'autres seigneuries; il donna le scandale d'une liaison désordonnée avec une fille appelée Lise de Steinbach. Le comte de Linange, frère de sa femme légitime, et Henri, son fils, s'emparèrent de cette fille et lui firent jurer de ne plus revoir son amant; mais ce serment, ayant été enfreint, et Jean se laissant emporter par sa passion au point de renvoyer sa femme et de déshériter ses enfans légitimes, ils surprirent le château de Lichtenberg, jetèrent Lise par la fenêtre et tinrent ce seigneur captif jusqu'à ce qu'il eût juré de ne point venger cet acte de violence et de revenir à des sentimens plus convenables.

Un autre Jean, petit-neveu de celui-ci, fut nommé, en 1347, par Charles IV, avoué d'Alsace et vicaire impérial de cette province : promu, en 1353, à l'évêché de Strasbourg, il se distingua autant par ses vertus et son caractère conciliant, que par ses talens administratifs. Ce fut lui qui acquit pour cette église le landgraviat de l'Alsace inférieure; sa famille lui dut la dignité héréditaire de maréchal

de l'évêché. En 1392, Henri V et Jean V de Lichtenberg prirent une part principale à la ligue contre la ville de Strasbourg, proscrite par l'empereur Wenceslas. Louis VII, fils de ce Jean, se fit connaître, au commencement du siècle suivant, par des expéditions guerrières qu'il étendit jusqu'à Trèves et à Boppard. La ligne masculine de cette famille s'éteignit avec ses deux fils Jacques et Louis VIII. Le premier, homme fort instruit et grand protecteur des lettres et des arts, joignit à l'avocatie de Strasbourg la charge de conseiller de l'empereur Frédéric III et de plusieurs autres princes : il fut créé comte; mais ce titre ne passa point à sa seigneurie. Sa femme légitime étant morte sans lui donner d'enfants, il s'attacha une maîtresse, connue sous le nom de la belle Barbe : cette fille orgueilleuse vexa les citoyens de Bouxwiller, où il résidait avec elle; ses caprices étaient tellement tyranniques, qu'ils finirent par implorer le secours de Louis. Celui-ci habitait Lichtenberg; il vint s'emparer de Bouxwiller et assiégea son frère dans le château. Jacques menaça d'abord de déshériter sa famille, en léguant ses biens à l'évêché; mais, par la médiation de plusieurs seigneurs, le différend s'arrangea, et il consentit à renvoyer Barbe : elle se retira à Haguenau, où le comte alla souvent la visiter. A la mort de son frère, arrivée en 1471, il s'établit avec elle dans cette ville, et y demeura jusqu'en 1480, où il mourut lui-même. Barbe fut alors brûlée vive, accusée de sorcellerie et d'autres crimes plus réels. Les bustes en pierre de ces deux amans, placés en 1463 sur le portail de la chancellerie de Strasbourg, qu'on rebâtit à cette époque, sont conservés aujourd'hui à la bibliothèque publique de cette ville et se distinguent par une finesse remarquable de travail et d'expression. Ce furent ces deux frères qui eurent avec George d'Ochsenstein et Schaffried de Linange le démêlé sanglant dont nous avons déjà été dans le cas de parler plusieurs fois. Le comte de Linange fut tenu, au château de Lichtenberg, dans une longue et dure captivité : selon Specklin, il resta sept ans enfermé dans un cachot obscur, et, pendant les trois premières années, il était attaché par les pieds. Cette sévérité, aggravée par la tradition et confondue avec les différends qui ont plusieurs fois brouillé les deux frères, a donné lieu à un récit populaire dont notre poète Pfeffel a fait une nouvelle chevaleresque du genre le plus terrible. Deux frères de cette famille s'étaient, dit-on, jurés la mort : l'un voulait faire périr son frère de faim, l'autre le faire mourir de soif. Celui qui devait subir ce sort fut, dit-on, pris et jeté dans un cachot, où on ne lui donna que du pain sec : il parvint à soutenir sa vie en humectant ce pain de l'humidité du rocher. La ruse ayant été découverte, on prit des précautions plus sévères, et le captif périt misérablement. La tradition locale montre, au dehors du donjon, une tête qu'elle dit représenter le prisonnier, et dans l'un des cachots des tours trois têtes, qu'elle dit le figurer de plus en plus exténué. Elle varie encore davantage, tant sur la manière dont fut trahi le secret, que sur les mesures que l'on prit alors; et même, jusque vers la fin du dernier siècle, elle se bornait à faire périr de cette manière le comte de Linange. Dans la réalité, celui-ci finit par se racheter au moyen de la cession de quelques domaines : les têtes du cachot ne sont que des grimaces capricieuses, ornant les

soutiens des nervures des voûtes : la tête du dehors du donjon semble encore moins représenter un prisonnier, et l'histoire véritable des seigneurs de Lichtenberg ne fournit aucun trait d'une inimitié mortelle entre deux frères. Quant au comte Jacques, il fut vivement attendri, lorsque son frère Louis, étant tombé malade, lui fit demander pardon de ses offenses, et, à sa mort, il lui fit célébrer, dans la cathédrale de Strasbourg, les obsèques les plus magnifiques : il donna, selon l'usage du temps, un repas splendide à tout le cortège, et combla de présens et d'aumônes tous les couvens et tous les pauvres de cette ville. Louis ayant laissé deux filles, mariées l'une à Philippe, comte de Hanau, et l'autre à Wecker, comte de Deux-Ponts-Bitche, les biens de cette famille (dont les fiefs avaient été rendus féminins par l'empereur Rodolphe de Habsbourg) furent, à la mort de Jacques, partagés également entre ces deux maisons. Il y eut, en 1541, un nouveau partage dans celle de Deux-Ponts-Bitche; mais la plus grande partie des domaines qui lui étaient échus passa, lors de son extinction (en 1570), aux comtes de Hanau, auxquels succédèrent depuis les landgraves de Darmstadt.

Philippe IV, comte de Hanau, fit renouveler les fortifications du château de Lichtenberg par le célèbre Specklin, qui rend compte de ce travail tant dans ses notices manuscrites que dans son livre sur l'architecture des forteresses. Ce fort fut pris en 1678, après un siège de huit jours, par le maréchal de Créqui : les fortifications furent augmentées depuis, et l'on y employa une partie des pierres du château de Herrenstein; néanmoins l'aspect actuel de Lichtenberg ne diffère que très-peu de celui que présente une gravure fournie par Specklin et copiée dans la topographie de l'Alsace par Mérian. Le village du même nom, situé au bas du tertre d'où s'élève le rocher du fort, est appelé ville dans une charte du 14.^e siècle; mais on n'y voit aucun reste de cette antique importance. Le fort est constamment entretenu et gardé par une garnison d'invalides : il n'a point ouvert ses portes lors des dernières occupations de notre pays.

ABBAYE DE NEUBOURG.

Au bas de la pente sud-est de la montagne où est situé le château dont il vient d'être parlé, une ferme, appelée *Selhof*, a remplacé un prieuré fondé et construit en 1175 par l'abbaye de Neubourg. Il est abandonné depuis long-temps; mais l'imagination, dont les rêves légers survivent aux monumens et aux institutions, peuple encore ces lieux des fantômes de ses anciens religieux : l'un habite la cave, les autres dansent des rondes nocturnes autour d'un cerisier.

On trouve souvent des médailles romaines intéressantes et bien conservées aux environs du village de Mulhausen, situé à une lieue plus loin vers la plaine : ce village est nommé *Munilhuson* dans la charte par laquelle Charles le gros confirma en 884 les droits de l'abbaye de Honau. Plus tard il renfermait un château que les seigneurs de Lichtenberg ont donné en fief à plusieurs familles aujourd'hui éteintes.